

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lard pour lard

François Hébert

Volume 32, Number 2 (188), April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1990). Lard pour lard. *Liberté*, 32(2), 80–84.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

LARD POUR LARD

Ô lecteurs, faut croire que ce n'était qu'un au revoir! En mettant le mot *fin* à la fin (justement) de ma dernière chronique (dans la porcherie, vous vous en souviendrez), je me suis demandé qui me croirait. J'ai mis fin à ma comédie par esprit de comédie; je puis la reprendre par le même esprit! La comédie tolère la contradiction. En annonçant la fin, ai-je menti? Toujours cette question... Oui et non: car j'ai effectivement cessé de publier ma chronique, ne fût-ce que temporairement; mais je la reprends maintenant, fût-ce temporairement, parce qu'il semble que je demeure encore incompris. Parce qu'on ne m'aime certainement pas encore assez, hélas!

Que faut-il faire pour remédier à cela? Je me suis fait porcher pour vous! Que voulez-vous de plus? Bande d'ingrats! Quand j'ai cessé ma chronique, je me suis frotté les mains en me disant: je vais recevoir un volumineux courrier, on va me supplier de remonter sur les planches, je vais me faire prier un petit peu; puis je vais revenir, comme Lucien Francœur au rock, comme Robert Bourassa au pouvoir, comme le Christ auprès de ses apôtres, comme Claude Ryan au même, comme chacun à table et au petit coin chaque jour.

Hélas! Je ne reçus aucune lettre, avouons-le (l'aveu est fréquent au théâtre), sauf une de Sarah Nolan d'Amex (assurance-vie), prétendant que «nous cherchons instinctivement la meilleure garantie pour nous et notre famille».

Ce qui est d'ailleurs faux, si je m'en fie à mon expérience: dès que je me marie, je pense au divorce; et si j'ai commis un enfant ou deux entre temps, eh bien! je cherche à m'en débarrasser le plus vite possible (faux).

Mais venons-en à mon sujet: il s'agit d'un rat, cette fois, qui se trouva aux prises avec un artiste voulant l'immoler pour l'art. J'ai lu ça dans une vieille gazette (de l'italien *gazzetta*, menue monnaie). L'artiste, un certain Rick Gibson de Vancouver, suspendit un parpaing de 25 kg au-dessus de la bête, elle-même placée sur une toile, et annonça qu'il allait transformer l'animal en peinture, tout l'animal, et sans huile ni couleurs, qu'il allait ôter à l'animal une de ses dimensions en mettant cervelle et cœur et chair et sang, en plaquant tout ça sur une surface. Mais voilà, la Société protectrice des animaux s'est émue; on s'est rué sur l'exterminateur, on l'a pourchassé dans les rues de la ville, le menaçant de mort, d'infamie, de castration. Le rat eut la vie sauve.



La morale de cette histoire? Je ne sais pas. Je ne sais même plus pourquoi je me suis intéressé à ce fait divers. L'artiste était un imbécile qui croyait faire de l'art avec des viscères de rat; à ce compte-là, on pourrait encadrer les morceaux d'asphalte sur lesquels des accidentés de la route auront expiré! De là à castrer l'artiste... Les adeptes de la SPA sont également des imbéciles, parce qu'ils feraient mieux de s'intéresser plutôt au sort de leurs semblables, des miséreux et des malades. Un rat de plus ou de moins, franchement! On dératise à tour de bras de par le vaste monde, et avec d'affreux poisons; et la SPA s'émeut de ce rat-ci! Le pauvre artiste devient leur bouc émissaire, la cause de tous les maux du monde, pire que Noriega, Khomeiny, Ceaucescu et Marc Lépine ensemble! Passons.

L'événement fait surtout l'affaire des journalistes: c'est spectaculaire, osé comme une main de curé dans une culotte d'écolier, émouvant même, le rat ayant un nom, Sniffy, et donc une âme. De la comédie! De la concurrence pour ma chronique? Mais le journaliste n'en tire aucun sens profond; l'événement est symbolique et le journaliste rapporte tout cela comme s'il s'agissait d'un vague vaudeville, sous-entendant qu'en comparaison, la TPS (note à rédiger pour les lecteurs étrangers ou du troisième millénaire) et le lac Meech (autre note) sont des sujets plus sérieux. Non! La TPS écœure, le lac Meech déprime; or le rite proposé par Gibson intrigue, étonne, provoque. Car c'est bien d'un rite qu'il s'agit, d'un rite qui allie bizarrement le sacrifice à la création artistique.

Chaque époque a une vision de l'animal qui en dit long sur l'homme. La nôtre, par exemple, permet les manipulations génétiques, la production d'hybrides de toutes sortes, dans le but de parfaire la Création (et de nous mieux nourrir, vêtir, distraire). D'accord, on sacrifie la dinde à Noël et l'agneau à Pâques; mais un rat, tout à coup, comme ça, pour l'art? Obscène! Et pourtant, ces oies qu'on gave, les poulets qu'on kentuquise... Moi, je t'aurais mis la

tête du colonel Sanders ou la bédaine du clown McDonald sous les 25 kg! Parce que le problème, il est là: on mange des animaux fabriqués en série, on est des mangeurs préfabriqués, on n'a plus de relation profonde avec ce qu'on mange, on mange sans rite, on avale n'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment.

Citons le début du traité de Hébertolonijs intitulé *De l'animal*: «Notre relation avec l'animal est essentiellement alimentaire. Le tigre nous mange, nous mangeons le bœuf.» Omettons la blague qui suit: «et la puce nous démange»... Il poursuit: «Nous mangeons les truites que les huarts et les hérons nous ont laissées de la même manière que le raton-laveur mange nos restes à nous, les humains.

«Ou alors la relation avec l'animal est utilitaire. L'admiration que nous avons pour le chien croît avec les services qu'il nous rend, le principal étant l'admiration qu'il nous voue. Et nous n'aurons jamais vraiment aimé le cheval que parce qu'il nous véhiculait; aussi était-il inconvenant de le manger, lui: c'eût été comme si on vous avait servi votre auto dans une assiette (la salade de courroies de Tokyo, le steak de pneu garni de billes dans l'huile et d'enjoliveurs râpés, la coquille saint-shell avec calmars et calandres, le clafoutis de cataphotes, etc.).



«Le reste de la faune peuple nos fantasmes. L'araignée tisse nos peurs; le poulpe promène ses tentacules dans nos profondeurs personnelles ou collectives; et c'est le sang de notre âme que la chauve-souris convoite. La colombe pacifique, l'aigle guerroyant, le maringouin ennuie...»

Je lisais ces lignes quand je me suis demandé: et l'iguane, que signifie-t-il? Mon Dieu! me demander ça à moi! me suis-je dit. Si je savais, est-ce que je serais hanté par cet animal?

L'iguane est assez inutile, guère mangeable. S'il fait partie de la grande famille symbolique de la salamandre, animal noble s'il en est, foudre et flamme et braise et esprit, l'iguane en est le membre le plus paresseux; il est l'indolent, le blasé, le facétieux, le Québécois, la cendre sous laquelle le feu couve. Comme l'humble porc-épic, l'iguane est de ces animaux «balourds, empotés, maladroits» dont Pierre Morency affirme qu'ils «créent dans ce monde une lenteur de bonne venue, un ralentissement de la fureur et, à leur manière, ramènent la vie à son rythme d'origine» (*L'œil américain*, Boréal, 1989, p. 185). Si l'iguane a gardé quelque chose de son noble ancêtre, cela se manifeste dans son caractère instable, vif à l'occasion, original, ombrageux, capricieux, unique. On a tué le dodo; Dieu garde l'iguane!

Enfin, je reçus une lettre intéressante. Hélas! c'était des menaces de mort; on me pressait de mettre réellement fin à ma chronique et la lettre se terminait par un post-scriptum: «C'est pas toi, c'est Ig qu'on aimait!» Ça me fit tout un effet: on m'avait posé sur une feuille blanche et un gros bloc de béton descendait sur moi sous l'œil artiste d'un gigantesque rat, ô lecteurs!